

Drama queens de Vickie Gendreau
La vie littéraire de Mathieu Arsenault

Gilles Dupuis

Number 253, Summer 2015

Insurrections

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis, G. (2015). *Drama queens* de Vickie Gendreau / *La vie littéraire* de Mathieu Arsenault. *Spirale*, (253), 34–35.

Nostalgie de la possibilité d'une insurrection

PAR GILLES DUPUIS

DRAMA QUEENS

de Vickie Gendreau

Le Quartanier, « Série QR », 190 p.

LA VIE LITTÉRAIRE

de Mathieu Arsenault

Le Quartanier, « Série QR », 98 p.

Publiés la même année au Quartanier, lancés conjointement à la librairie Le Port de Tête, le premier roman posthume de Vickie Gendreau et le dernier-né de Mathieu Arsenault se répondent à un point tel qu'il ne serait pas exagéré de les considérer comme les deux volets d'un diptyque intime; le premier ayant engendré le deuxième, le second ayant permis au précédent d'exister – et à son auteure de se survivre. Je n'ai pas souvenir d'une co-publication aussi singulière, où après la parution du « testament » d'un auteur, un autre en poursuit l'entreprise littéraire, non seulement parce qu'il en est l'exécuteur testamentaire et qu'il doit s'acquitter de la dette contractée à son endroit, mais parce qu'en exécutant à la lettre les dernières volontés du testateur (ce qui distingue le cas dont il s'agit de celui du tandem Kafka-Brod) le légataire trouve aussi dans ce devoir de mémoire matière à nourrir sa propre œuvre. C'est exactement ce qu'a fait Mathieu Arsenault en s'assurant que paraisse le premier tome d'une série de titres posthumes de l'auteur de *Testament*, tout en recueillant dans son écriture le legs fictionnel de cette œuvre tirée d'outre-tombe.

LA VIE EN PROSE

Vickie Gendreau avait des atomes crochus avec toute une lignée de femmes artistes qui ont en commun d'avoir vécu dans leur corps, jusque dans la mort, le dur métier de vivre. La généalogie féminine de ses précurseuses et consœurs se décline au fil de *Drama Queens*. Elles ont nom Virginia Woolf, Josée Yvon, Marie Uguay, Marie-Soleil Tougas, Ève Cournoyer... Elles ont en commun d'avoir péri de mort violente ou prématurée, souvent les deux à la fois, et parfois de leurs propres mains. Elles ne sont pas seules (l'ombre de Nelly Arcan rôde dans les parages), ni

uniquement femmes (Michael Jackson les accompagne de loin), mais elles dessinent tout de même une filiation matrilinéaire, où les liens sororaux toutefois sont plus importants que les relations fondées sur le droit d'aînesse. C'est d'ailleurs l'un des traits de la génération d'écrivains actuellement publiée au Quartanier : si elle forme une communauté, c'est que ses membres se reconnaissent davantage entre eux que dans un rapport à leurs prédécesseurs; moins occupés à tuer un père symbolique ou à élire une mère imaginaire, ils préfèrent s'entrelire, s'entretenir voire s'entremettre les uns pour les autres. Il y a là une leçon à tirer pour la vieille génération dressée au « l'un contre l'autre » et qui se lit très peu entre elle. Tandis que l'insurrection des avant-gardes de jadis consistait dans un premier temps à se dresser contre la génération littéraire qui les précédait avant de défoncer des portes souvent ouvertes, cette manière somme toute puérile de s'insurger n'a plus cours chez les écrivains intergénérationnels. Soit. Mais alors, comment et contre quoi s'insurger? L'insurrection est-elle même encore possible?

LA MORT EN ROSE

Si Vickie Gendreau a été contrainte en quelque sorte à vivre en prose, alors que tout semblait la destiner à la poésie, c'est sans doute parce que son autre métier n'avait rien de poétique (malgré les apparences trompeuses) et qu'elle a été trop tôt fauchée par la plus prosaïque des réalités. La poésie se love tout de même dans sa prose, au point où ce sera la mort (et non plus la vie ou l'amour) qui sera vue et vécue en rose : sans lunettes édulcorantes, mais tout simplement parce que la vérité inéluctable doit être adoucie pour faire un peu moins mal. Le mal incurable qui

ronge, qui gruge, qui bouffe de l'intérieur, exige un traitement choc : ce sera la grande bouffe – l'auteure nous fait saliver de page en page par des descriptions de recettes et de boustifailles – alliée aux subterfuges du travestissement. J'ai lu *Drama Queens*, comme *Testament* d'ailleurs, à la manière d'un roman picaresque (*La Vie de Lazarillo de Tormès*), où le souci principal du héros (ici l'héroïne), sa raison de vivre en somme, est de savoir s'il va pouvoir (encore) manger aujourd'hui... Au lieu du masque rouge emprunté à Poe, Gendreau a décidé d'affronter la faucheuse en tutu rose, avec son diadème de princesse, pour mieux la narguer, sachant que la camarade aura de toute façon le dernier mot. Dans son cas, l'impossible insurrection s'est résumée à ce que l'étymologie du mot suggère : la possibilité, au moins, de se tenir debout (*insurgere*) jusqu'au bout, dressée devant la plus injuste des injustices – la mort intempestive.

LE DÉSERT MAUVE

C'est dans ce désert laissé vacant par la disparition de Vickie que Mathieu Arsenault s'est aventuré sur les pas de sa muse, allant jusqu'à incarner sa voix « narrative » dans celle du double féminin de l'auteure : « *j'ai vingt-quatre ans et je pense à vickie gendreau qui avait le même âge* ». Si Gendreau s'est insurgée seule contre la mort, malgré ses compagnes et compagnons d'armes qui ont été solidaires avec elle jusqu'au dernier moment (mais ce dernier ne pouvait s'affronter que seule à seule), Arsenault a poursuivi le « vain combat » à sa manière, en le déplaçant sur un autre terrain, là où il est encore possible (bien que de plus en plus difficile) de s'insurger contre la bêtise promue au rang suprême de l'universel : la vie littéraire.

« *La Terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie* », prétendait à juste titre Flaubert. C'est contre cette maxime que s'insurge Arsenault dans l'arène que constitue *La vie littéraire*, tout en sachant pertinemment qu'à l'instar de Gendreau devant la mort la partie est perdue d'avance. À l'ère glaciaire du littéraire, dans un univers en expansion qui « *amplifie le vide entre les gens* », la culture en est réduite à des « *particules élémentaires* » (clin d'œil à Houellebecq) en attendant « *que se refroidisse définitivement l'univers littéraire*. » Après ce constat sans appel tout droit sorti de la « *Big Bang Theory* » revisitée par le plus génial de nos *nerds* littéraires, Arsenault radiographie en trois courts mais très denses chapitres les causes principales de la déchéance de la littérature à l'époque de son refroidissement : désenchantement face à la non-lecture généralisée (*Lire*), désuétude de l'écriture supplantée par d'autres moyens d'expression (*Écrire*), surproduction, surexposition et surimpression de la littérature dans les médias (*Imprimer*). Et la question qui tue : comment perdurer dans ce désert proliférant qui gagne toujours plus de terrain sur les rares oasis littéraires qui restent ? L'esquisse d'une réponse : en persévérant, envers et contre tous, c'est-à-dire en continuant d'écrire des « romans illisibles », presque sans ponctuation, mais non dépourvus d'une pulsation, bien au contraire pulsés par le rythme cardiaque ; bref, en réanimant la vie du littéraire

contre « la vie littéraire » exsangue. C'est le pari que semble s'être fait à lui-même l'auteur, en renversant l'exergue emprunté à Patrice Desbiens – « *La poésie ça pogne juste dans les romans* » – et en suivant à la lettre la leçon de sa muse qui constitue son deuxième exergue : « — *Je vais continuer à écrire. Jusqu'à la fin.* » Persévérer, mais en faisant en sorte que ce soit le roman qui entre dans la poésie (et non l'inverse), non seulement pour saluer *Le lyrisme à l'époque de son retour*, mais aussi et surtout pour rendre grâce à celle que la poésie avait trop tôt délaissée. Il y a chez Arsenault une stratégie d'écriture qui n'est pas sans rappeler l'ATSA (L'Action terroriste socialement acceptable) et qui demeure peut-être la seule forme valable voire possible d'insurrection, au-delà du témoignage indigné, pour qui se refuse à l'action violente.

L'ART GUIMAUVE

C'est également et sans doute davantage contre l'industrialisation de l'art (la chanson populaire, le navet littéraire, le film pour tous, la télé-réalité, etc.) que s'insurge l'auteur, les lancements, salons du livre et autres manifestations publiques de la littérature ayant réduit « la vie littéraire » à cette forme marchande d'autocélébration : « *si le piratage tue le livre trouvez-moi un tricorne un perroquet et une patch et regardez-moi ne plus jamais rien acheter de ma vie vivre en marge de l'industrie mais vivre et ne plus jamais mettre les pieds dans un salon du livre.* » La question devient alors : comment résister ou se dérober à la société du spectacle tout en participant forcément de son économie ? Réponse toujours candide : en tirant son épingle du jeu, c'est-à-dire en exploitant toutes les formes populaires, quétaines, galvaudées de « *la structure en guimauve* » produite par l'industrie artistique, tout en les détournant de leur finalité première (l'art du divertissement) pour leur faire servir d'autres fins : la vie littéraire (et non son ersatz : sa survie médiatique), voire la vie tout court. Car « *la vie réelle est exsangue de tout récit* » et la meilleure façon de lui rendre justice est encore d'écrire, mais d'écrire sans finalité immédiate (intransitivement aurait dit Barthes) afin de s'inscrire dans la longue durée : « *pour qu'une phrase puisse durer un million d'années [...] que la revue lettres québécoises soit tout de même distribuée pendant les ères glaciaires* »... À une époque où « *tout ce à quoi un auteur peut aspirer de grand c'est de devenir un sujet de dissertation* », il ne reste que la petite insurrection comme arme de combat pour témoigner et peut-être retrouver un peu de cette grandeur passée qui semble à jamais perdue. Or cette forme d'insurrection, aussi futile soit-elle, permet tout de même à l'écrivain lucide de résister au dénivellement des valeurs et de protester en son nom propre, solidaire des quelques camarades (antérieurs, contemporains ou postérieurs) qui partagent le même idéal, contre la bêtise universelle. Si la bêtise humaine est en effet infinie, alors l'écrivain a le devoir de s'insurger contre ses prétentions illimitées, même avec les lumières limitées de son intelligence. C'est l'humble leçon que nous livre Mathieu Arsenault dans son poème roman, leçon à laquelle, pour ma part, je souscris corps et âme. —